*LA NOUVELLE*

# REVUE ~~FRANÇAISE~~ HAINEUSE

OCTOBRE 2003

ANTONIO TABUCCHI LES MORTS À TABLE
BERNARD COMMENT CORRECTIONS
HÉDI KADDOUR WALTENBERG III
THOMAS A. RAVIER
BOOBA OU LE DÉMON DES IMAGES
FRANÇOIS VERGNE DANS LES TÉNÈBRES

•

GREIL MARCUS LA TRILOGIE « *U.S.A.* » DE PHILIP ROTH

JEAN-PIERRE LE GOFF LA LETTRE À HERMAN MELVILLE

•

*ÉCRIVAINS D'AUSTRALIE*

II

Dossier préparé et présenté par Xavier Pons et Jean-Paul Delamotte

PAR ARCHIE WELLER - SAM WATSON - KIM SCOTT
DORIS PILKINGTON - ARTHUR UPFIELD - DONALD HORNE
NANCY KEESING - ROBIN WALLACE-CRABBE

nrf

www.haterz.fr

THOMAS A. RAVIER

# *Booba ou le démon des images*

« Je suis pas né dans l'ghetto / J'suis né à l'hosto / Loin des stups et des idées stupides, putain c'que j'suis devenu, un crève-l'oseille et l'shit adoucit l'choc, grosse envie d'chèques, un parasite en chute libre sans parachute, ça commence à faire long, depuis qu'on est tout petit j'm'enlise et maintenant j'pleure des larmes alcoolisées / On coule, mais y a pas d'bouées pour les babouins, c'est la crise, la lésion, la légion, dans ma région / Une grain d'café, un gars est croque, y nous en faut peu / Un CAP puis vend d'la dope / Faut pas qu'la justice te foudroie / Fais ton chemin bien, qu'tu choisisses le mauvais ou l'droit / J'm'en fous moi, j'dis ça pour nous / Faut viser l'top avant l'fourneau ou l'fourgon / On en fait trop, dans n'importe quelle boîte on s'culbute, y a plus qu'des putes, sont toutes quelconques et sucent n'importe quelle bite / J'avoue, sur les prières j'étais radin, faut qu'j'me rattrape et qu'j'défonce les portes du Paradis / Parce qu'ici les soucis sont fermes, y a pas d'sursis / Les juges ont des cornes et le crime se vend en cornet. »

Voilà Booba, moins de trente ans, rappeur d'origine franco-sénégalaise, vient de Boulogne, moitié du groupe *Lunatic,* de son vrai nom Élie Yaffa, muse Florence Rey.

www.haterz.fr

Directement dans le nerf. La littérature aujourd'hui, les écrivains, leur livre ? Devenus trop lents. « Vite s'il vous plaît » supplie Céline : « Je n'ai jamais lu Joyce – il va trop lentement pour moi » (lettre à Hindus). Vitesse sans précipitation, et le moment venu, sprint. Ou comment dire un maximum en un minimum, le temps est compté, trois, quatre minutes, une platine, une cassette, la radio. Dire quoi ? *Rewind* :

« Je suis pas né dans l'ghetto / J'suis né à l'hosto / Loin des stups et des idées stupides, putain c'que j'suis devenu, un crève-l'oseille et l'shit adoucit l'choc, grosse envie d'chèques, un parasite en chute libre sans parachute, ça commence à faire long, depuis qu'on est tout petit j'm'enlise et maintenant j'pleure des larmes alcoolisées / On coule, mais y a pas d'bouées pour les babouins, c'est la crise, la lésion, la légion, dans ma région / Une grain d'café, un gars est croque, y nous en faut peu / Un CAP puis vend d'la dope / Faut pas qu'la justice te foudroie / Fais ton chemin bien, qu'tu choisisses le mauvais ou l'droit / J'm'en fous moi, j'dis ça pour nous / Faut viser l'top avant l'fourneau ou l'fourgon / On en fait trop, dans n'importe quelle boîte on s'culbute, y a plus qu'des putes, sont toutes quelconques et sucent n'importe quelle bite / J'avoue, sur les prières j'étais radin, faut qu'j'me rattrape et qu'j'défonce les portes du Paradis / Parce qu'ici les soucis sont fermes, y a pas d'sursis / Les juges ont des cornes et le crime se vend en cornet. »

Et donc : démystification (« j'suis pas né dans l'ghetto »), ironie, distance (« J'suis né à l'hosto »), assonance, allitération, pulsation (ne pas oublier que tout ça va être rappé), lucidité noire (« on en fait trop »). Pas de morale, cette faiblesse de la cervelle selon Rimbaud, pas

www.haterz.fr



de catéchisme (« qu'tu choisisses le mauvais ou l'droit / J'm'en fous moi »). Les présentations sont faites. Et, plus loin :

« J'voulais être seul mais trop tard j'étais déjà né pour tout baiser comme Tidjani... Enfance insalubre, comme un fœtus avec un calibre / Et les putains qui crachent leur salive / Mais moi j'ai l'sourire, comme à l'enterrement d'un f..., voir ma clique, retour en Afrique sans rapatriement / Et pour m'traquer sur l'ciment oublient leur jour du Seigneur : ces fils de putains taffent le dimanche / Mais pas d'blabla – « pas de blabla avec moi » dira Céline –, j'chante pas d'ballades je reste dans l'vrai même si faut qu'j'graille j'te jure / Et si j'dois canner naturellement d'une balle dans l'dos, quand j'partirai faudra qu'j'sois dans l'dîn. »

Pas de blabla. Qui est Booba ? Musicien, chanteur, rappeur, poète, gangster, troubadour, sociologue, pamphlétaire, imprécateur, chroniqueur, journaliste ? Quel est le genre ? Mais celui qui les regroupe tous, écrivain, bien sûr : « J'suis l'bitume avec une plume. » Certes, cela va se discuter. Après tout, certains en sont encore, un siècle supplémentaire dans les pattes, à se demander, *Rigodon, Finnegans Wake, La Recherche,* romans, pas romans ? Alors votre Booba... Booba, quel nom d'abord, hum, la banlieue, d'accord, je vois... et puis écrire sur le *beat,* est-ce bien littéraire je vous le demande ? Nous verrons, nous jugerons. Au passage, silence sensé de la censure qui s'en sort en taisant le mot qui fait mal de cette affaire : Noir. Booba est bien ce « négro », « dangereux Black », « animal galeux du Sénégal » tel qu'il se définit lui-même. Et, à partir de ce fait divers sanglant, Amadou Diallo, réfugié guinéen exécuté par quatre policiers blancs le 4 février 1999 aux États-Unis de quarante et une balles, dans le morceau *Indépendant,* le rappeur à la première personne :

www.haterz.fr

« Aujourd'hui j'suis àl, hier j'suis mort quarante et une balles / Trop coloré comme un faux scal-pa, génération Mad Max née dans le magma. » Scalpel, métempsycose, sortie du temps, renversement des chronologies, saisie au plus près de l'image. Un fœtus avec un calibre, l'épiderme d'un faux billet (soit d'un teint considéré comme en soi illicite), pour prendre deux exemples absolument au hasard, est-il besoin d'insister ? Demandez aux jeunes écrivains français de s'aligner, les malheureux ; Messieurs, vos métaphores ! Mes métaphores, quelles métaphores ? (oh zut, la cadence, j'avais oublié, le rythme...). Écoutez Marcel Proust – un autre Français pas si français que ça non plus pour certains en 1899 – parler de « la brusque naissance des images ». Image brusque, dansée, dans ce « fœtus avec un calibre », vous avez tout Booba. Nous parlerons pour notre part de *métagore,* des rapprochements qui n'ont pas lieu d'être et, immédiatement, une apparition, vénéneuse, rétinienne, brusque, brutale, impossible à se retirer de la tête : quelque chose a été vu. Je croyais mettre un disque, j'ai ouvert un album photo, un livre de chair, de son, verbe en sang, une boîte de Pandore. L'auteur ? Pas dur, il se voit comme la fécondation d'un ovule dans un chargeur.

Prenons un autre exemple. Dans *Sang d'encre,* un morceau de *mixtape* avec son groupe Lunatic, *featuring* Arsenik. Booba, barbare, y parle pour définir son style de croquer dans les hosties crues : « Nouveau style, croque dans les hosties crues, négro à la rage dans les os. » Quel est ce rapprochement, cet instantané ? (pour Céline, un écrivain doit être « un instantanéiste »). Qu'est-ce qu'une hostie crue, et que peut-on imaginer de plus apparemment hostile à l'idée d'hostie que cette crudité revendiquée, qui fait de l'espèce, l'espace d'un instant, une donnée

www.haterz.fr



immatérielle ? Ou bien l'hostie n'est-elle pas au contraire révélée dans son immatérialité aiguë ? Mais comment, en ce cas, y croquer ? Pourquoi une telle invraisemblance ? Laissez-vous envahir, faites la paix avec vos sensations, c'est le moment. « Faites-le marcher votre petit cœur » le rythme cardiaque des basses vous tend la main. Si j'ose dire, la langue de Booba a bien avalé son hostie, et avec elle tout ce qui s'y était incarné dans son texte : le modèle de nos représentations.

Le français, langue morte ? Vieille grammaire, vieux grimoires, bibliothèques, gris murs : Assez. Je ferme mon livre, je mets un disque sur ma platine, phrases inscrites sur le tissu vivant du *groove,* brasier de scratchs, bond hors du strict récit. « En un mot je hais la prose... je suis poète et musicien raté. » Toujours Céline.

Nouveau morceau, nouvel incident, nouvel homicide. La victime ? Le cours de nos représentations, donc. Peut-être est-ce cela que Booba nomme « un poème sans poésie » ? Courtes focales, téléobjectifs, au clou. S'il est un qualificatif mis en rapport avec ce rappeur, pourquoi est-ce toujours celui de « crudité » ? Le magazine *Radikal* : « Un style cru et rentre-dedans... brut de décoffrage. » Cru Booba ? Brut ? Non, évidemment. Ni discours social, ni – une profession de foi fréquente dans le Rap –, littéralement, un constat. Car la caméra de Booba, à la différence des autres, plus encore que sur le ghetto est branchée directement sur son cerveau et filme de l'intérieur la sensation chimique (et même neurologique) venant court-circuiter la vision directe. Sollers : « La mise systématique en images de la réalité ne laisse à l'écrivain que l'intérieur direct. » Ou, du groupe de Rap MOP de Brownsville, New York City : « I perform lyrical heat waves that'll keep your brain warm. »

www.haterz.fr

On connaît le coup, ai-je envie de dire ; stabiliser, fixer l'écrivain quel qu'il soit dans une langue présupposée. Le choix est vaste, le but avoué : séparer les corps, les isoler et préserver du même coup la division des langages dans la société. Ainsi du rappeur, préposé à l'inoffensif et quasi parodique « nique la police ». Il faut une intensité définitive pour, sans changer de sujet (par exemple MC Solaar), faire librement, à tête reposée, le choix de sa langue, ou, pour reprendre la belle expression proustienne, se faire une langue : « Chaque écrivain est obligé de se faire sa langue comme chaque violoniste son "son". » Ici, pas de « nique la police » mais par exemple « j'ai roté mon poulet rôti et recraché deux îlotiers ». Octobre 61 ? « J'ai bu la seine et tous ces cadavres. » Sur le haschich et sa fonction neutralisatrice d'une jeunesse énervée : « Si j'hésite c'est qu'une boulette bloque l'automatique. » L'échec scolaire : « J'suis l'MC scolarisé, j'change mon instruction en polar. » L'illicite : « j'fais des sous bêtement, parce que j'veux voir c'pays en sous-vêtement. » Sarkosy : « Casquette baissée dans mon auto, parc'qu'y contrôlent, accusent à tort mon logo, les joueurs d'polo les alligators. » La politique ? Sur le motif, catégorique : « C'est qu'une partouze de chiens errants. »

Rien de ce qui a été perçu par le sujet ne lui a été dicté par une soi-disant réalité objective ; tout a été passé au crible de sa perception, déréglé, halluciné, métamorphosé. Dès lors, contrairement au commun des rappeurs, la difficulté d'être du ghetto trouve immédiatement son énoncé singulier :

« Né dans une cible on a coupé mon cordon avec une scie, neuf mois dans un bunker, le majeur debout l'daron a craché dans un chargeur / Mon sachet d'beu degrainé pour mieux dégainer les putes chez l'kiné les man en Guinée. »

www.haterz.fr



On peut parier que si la vision retranscrite par Booba demeure si individualisée, même si inscrite dans le collectif (le genre veut ça, et Booba se veut aussi le représentant des Hauts-de-Seine, voire du peuple africain, lui qui n'a « pas envie d'crever sur les Champs[1] »), c'est en quelque sorte que son rap est en dernier lieu le produit d'un autre moi que le *moi social* ou sa personnalité du ghetto, ce qui est rarement le cas dans le Rap où différents affects communautaires vont interférer sur l'écriture. Expérience intérieure en amont, vie secrète. D'où l'écrivain, qui seul pourra devenir ce qu'il est (« moi j'veux devenir c'que j'aurais dû être »).

Or, à tout vrai écrivain ses vertus antithéologales. S'il est attendu du rappeur français des réponses (on a trop souvent vu des manœuvres politiciennes consistant à essayer d'obliger le rappeur à assumer une fonction civique afin de le neutraliser), celles que va donner Booba ont contre elles d'être toujours les mauvaises. La condition des femmes dans les cités est pointée du doigt, il faudrait des démentis, mais non : « J'aime les tasses[2], mais j'veux pas dire à mes gosses que, elles aiment les grosses voitures et les grosses queues. » Tout le monde est d'accord – ou devrait l'être – pour dire que délinquance rime avec précarité, et là : « 6 000 balles pour travailler

1. À s'arrêter innocemment sur ce dernier vers, on voit combien Booba semble ne jamais choisir le moindre mot au hasard, d'où qu'il puisse être assimilé à un écrivain, lui qui réfuterait probablement violemment cette hypothèse. Ainsi du choix des Champs-Élysées opérant (au-delà de la signification générale de cette image « ne pas mourir sur les Champs » qui paraît renvoyer au mythe du « retour au pays » prépondérant dans l'écriture du rappeur) une démultiplication des sens : pourquoi pas une référence au Soldat Inconnu, mais également au mythique et sanglant braquage de la rue Pierre-Charron ? Plus sûrement à l'axe économique dominant la ville, vaste vitrine parisienne au feu de laquelle on risque de succomber, en ce lieu qui est aussi une zone rituelle privilégiée des regroupements banlieusards ; enfin, si l'on pense que nous sommes par ailleurs situés à l'endroit du Virgin-Megastor, colossal monopole musical, peut-être le désir formulé de ne pas être broyé par le Marché du disque.

2. Du verlan de « pétasses ».

www.haterz.fr

tout l'mois, j'm'en bats les couilles, moi. » Ainsi de suite, on peut avouer une fascination pour les marques et néanmoins écrire contre le Marché : « Petit t'as les nouvelles, Airmax fais pas d'garrots avec les lacets. » Aucun clergé n'est satisfait, pas même celui du Rap dont une partie reproche au rappeur, je cite, « la violence de ses propos ». Une question se pose, que se dit-il sur les disques de Booba pour leur valoir ces critiques, cette gêne persistante, et plus généralement le silence, celui de la presse traditionnelle qui a d'autres soucis en tête, la presse branchée de type *Inrockuptibles,* pire, celui de Skyrock, la radio autoproclamée média du mouvement Rap en France qui refuse de passer la plupart de ses morceaux, et « bip » les autres ?

Sans aucun doute la précision. Booba aimerait que son disque soit interdit aux moins de 18 ans, il le dit, dérègle la boussole de la censure en la prenant à rebours, ne revendique rien, n'est pas Catherine Breillat ou Virginie Despentes. La précision ? Violente, forcément : « J'aime les pin-pon, suivis d'explosions et des pompiers, et les histoires d'fusil à pompe. » Ailleurs : « J'crée l'émeute, mon feutre imbibé d'sang, pédé j'te descends, du rouge à lèvres sur la beut. » Alternative : « Où on en serait ? Devrait y avoir plus de filles comme Florence Rey. » En profondeur : « On m'a détruit, déporté de Gorée, pendant que les truies font des portées de porcs » (ici, le pivotement au présent, là où on attendait un passé concordant, accroît la sensation). Sur le ring : « des plaques et des plaques si c'porc d'C... était black, j'suis obscur, dors d'un œil comme un missile scud, j'suis pas l'bienvenu mais j'suis là, reprendre c'qu'on m'a enlevé, j'suis venu manger et chier là », message à ceux qui en sont encore à pleurer dans les dîners sur leur *Marseillaise* qu'on martyrise. Et, troisième mi-temps : « Je serai cachère si je meurs égorgé. » La violence ? Affaire de style, à qui en douterait

www.haterz.fr



encore. Le rappeur donnera sa vision du sien, à maintes reprises : « Horrifié par ce que j'récite l'illicite, rho[1] / J'suis une cuillère, du feu, une seringue et du citron. » Il aurait pu dire aussi : « Si j'enfonce un mot violent comme un clou je veux qu'il suppure dans la phrase comme une ecchymose à cent trous » (d'Artaud, autre grand écrivain français premier sur le Rap avec Céline). Ailleurs, il ira plus loin, reviendra sur la question liant style et savoir sexuel, à sa manière, par une correspondance musicale accélérée, *Bic* et *Bite* : « on veut ma peau pour c'qui sort d'mon Bic ou la taille d'ma bite ».

Comment s'arranger d'une telle situation verbale ? Si encore Booba défendait une cause avouable. Mais non. Sa communauté même est mise à mal : « Tu veux du taff pétasse t'as qu'à être blonde. » Blasphématoire : « Les nègres ont des chattes et des einss. » Ne parlons pas des autres rappeurs : « Tes royalties ? Cinq ou six Royalcheeses c'est tout. » Justement, certains rappeurs exhortent au chemin des urnes, on imagine la jubilation de la Gauche ; le droit de vote, Booba ? « Les pieds dans l'or jusqu'à la gorge, j'vote pour emmener les porcs à la morgue. » Et la rue, la rue qui nous vaut de la part de nombreux MCs un élan romantique, voire une glorification : « La rue t'élève et te tue » ou, soupir, « la rue te conseille, la juge te console ». Terrorisme, bombes, attentats, l'amalgame menace, les rappeurs calment le jeu ; Booba, lui, n'en a cure et, au grand dam de *Libération,* ne tait rien de son humeur : « vice-versa, j'm'étonne pas d'voir nos fils faire ça / Torses bombés, un peu corses pensent qu'à poser des bombes. » Enfin, à l'adresse des maisons de disques, dans un milieu où il est de bon ton de ne jamais citer de nom, histoire de ne se

1. « Kho », frère, en arabe.

www.haterz.fr

fermer aucune porte, cash : « Delabel, Sony ou Virgin, comprenez mon style n'a pas besoin de vigile. »

Panique, et devant tant de noirceur convocation des spécialistes : on jugera Booba « hardcore », « gangsta », « gore », « réaliste », « provocateur », on bavardera. Dans *Le Monde*, je lis [1] : « préfère s'inspirer du gangsta-rap américain, glorifiant les armes et la guerre urbaine ». Pendant ce temps, Booba, lui, écrit. Il écrit tellement que dans la foulée de *Mauvais œil*, album de son groupe *Lunatic* avec Ali, alors que des rappeurs peuvent passer plusieurs années entre deux albums, il enchaîne avec un album solo, *Temps mort* [2]. Verdict de la presse spécialisée, « encore plus dur ». Disque dur ? Je dirais disque d'ire. Et, plus surprenant encore, disque d'or. Plus de 100 000 exemplaires. Le succès (relatif, rajouter un zéro pour un album d'IAm), voilà qui devrait faire un peu taire le bonhomme, se réjouit le Spectacle. Réponse sur disque, commentaire de l'intéressé qui se dit désormais « en biz avec un croque-mort dans le show-business ».

Quoi ? Pardon ? On lui envoie des paillettes, du strass, « de l'or et des lauriers », on sort nos bijoux pour nous montrer tels que nous ne sommes pas, et lui passe à travers, souffle sur la poudre aux yeux, flashe sur les cadavres ? Eh oui, on peut ne pas vouloir « passer l'hiver en marcel », avouer « une grosse estime pour le bling-bling », désirer « faire de la maille en bâillant » et ne pas se laisser aveugler

1. Ainsi revient-il soudainement à la mémoire des médias que le Rap en général, et Booba en particulier, existe au moindre problème judiciaire spectaculaire, et Booba, comme Joey Starr, a les siens. Mission intemporelle : recouvrir ce que la personne a écrit, en l'enfouissant sous une biographie sociale scandaleuse (chacun la sienne).

2. *Mauvais œil*, 2000, album du groupe Lunatic avec Ali, et *Temps mort*, 2002, album solo, sortis sous le label indépendant *45scientific*, label formé par Booba, Ali, Jean-Pierre Seck et Géraldo, à l'origine pour sortir ces albums dont aucune maison de disques ne voulait sous leur forme originale, label intègre auquel nous devons depuis un nouvel album important et sans concession « Rien à perdre, rien à prouver » du rappeur HiFi, avril 2003.

www.haterz.fr



par ce qui brille. « J'vois trop d'vieilles putains VIP. » Froncement du sourcil français. Inquiétudes. Le non-repentir, l'absence de pitié déclarée, ça change, voilà qui n'était pas prévu. Le merchandising pour l'album de Booba ? Des chrysanthèmes : « C'est la haine que j't'enseigne. » La haine, une chose que nous avions oubliée depuis Genet... depuis Céline... de petits provocateurs en bocaux, subversifs en chambre, qui braillent plein de petits-fours dans la bouche et qu'un prix, une télé, suturent à jamais, oui, très bien encore, mais là... Voyons, une chance, des remords peut-être ? « Aucun remords pour mes péchés », *le crime paie*. Mais alors, nous sommes au-delà du bien et du mal, c'était vrai, quelle horreur c'est affreux ! Coup donné, coup rendu. Pire, plus l'accusation se précise – celle récurrente de l'influence néfaste de ses *lyrics* sur la jeunesse – plus Booba récuse l'argument et détourne symboliquement l'accusation, renvoyant à la société la charge négative qu'elle tente de détourner sur lui : « mon rap remplit pas les prisons c'est l'juge ». Violent, moi ? Mais comme « naître à notre époque », en d'autres mots pas plus qu'un dégraissement massif dans une entreprise bénéficiaire. Avec en face de soi le juge, la loi, le bien, la vertu. La vertu, eh oui. Drôle d'époque. Il ne manque plus que ce bon vieux Pinard revenu punir. Faut-il que la censure soit affolée pour retomber dans ses vieux démons, retourner à sa préhistoire, formuler concrètement l'objet du délit, prévenir de son attaque ? L'ironie est toujours la bienvenue et, chose qui comme par hasard échappe complètement à ses détracteurs, les textes de Booba n'en manquent pas. Dans *Indépendant*, dès l'ouverture : « j'suis en écoute à la FNAC et chez les R.G. ». À propos des maisons de disques démarchées en vain : « On m'a dit non, c'est trop sombre ça nous ressemble pas, mais quand j'arrive y crient tous tout bas : Booba. » Jouissance de l'adversaire, *criée tout bas* bien vu (« Je vous ai vus jouir sur

www.haterz.fr

moi. Jouir de moi » Artaud). Je saute, je cite : « j'suis venu en paix, un 44 contre l'estomac ». Puis, pour revenir aux accusations initiales : « on m'a dit d'changer des mots pour pas qu'les p'tits m'suivent, pas grâce à moi qui pense à Tony[1] d'vant leurs petits-suisses ».

Là encore, on peut pleurer en secret des larmes alcoolisées, sortir du ghetto, sa jeunesse « avoir la couleur des trains », être « obligé d'acheter sa liberté », avoir eu « son trône dans le métro », et pour autant laisser mouchoir et Lexomil aux contemporains : « J'ai pas besoin d'vos larmes. » Et, au final, sur un air de triomphe : « Qu'on m'épargne toute psychologie : un faux départ, une victoire, laisse-moi faire mon apologie. » Un morceau au titre explicite comme *On m'a dit* sur l'album *Temps mort,* fait le compte distancié des phénomènes de langage recensés quand on arrive du ghetto : « Et on m'a dit : "ce soir c'ta pas possible, ici c'est privé, vous êtes pas VIP, vous faites flipper" », donnant aussi : « On m'a dit "ok si tu t'autocensures", nique sa mère ici c'est noir amer comme un café sans sucre » quand on sonne à la porte et qu'on s'appelle Booba « à fond en V6, du whisky dans la vessie ». Lequel Booba n'oublie pas de conclure, la colère n'étant pas forcément d'aussi bon conseil que l'ironie : « Excuse ma courtoisie. »

Voyons, où en sommes-nous. Nous régressons, c'est un fait : « leurs vues baissent et j'vois des couches dans leurs poubelles » *(Jusqu'ici tout va bien).* L'oreille est distraite, et de plus en plus distraite, radios, télés, ondes, signaux, satellites, SMS, paraboles. Comment parvenir à brouiller ce brouhaha depuis son « trou à rat » ? Aller plus vite que l'onde elle-même, ou, pour détourner une formule

1. Tony Montana, héros du remake de *Scarface*, personnage mythologique de la cité, et conséquemment du Rap français.

www.haterz.fr



célèbre, courir plus vite que la vitesse. Entendu, très bien, mais comment ? Là encore, la solution consiste à accélérer, lancer sa phrase droit devant, ne plus accepter de ralentir. Et, à l'occasion, les raccourcis, *sous la surface.* L'art des raccourcis, Booba connaît. Notre monde est un cauchemar, encore faut-il en donner des formules verbales concrètes. Proposition, comme ça, au passage : « Rambo contre Gandhi, quand Marc Dutroux rencontre Candy. » Oui, bien sûr, vous pouvez comme un voisin me dire bêtement que voilà un matériel métaphorique bien trivial... et après ? Proust utilise bien les tapis roulants pour parler des phrases de Flaubert !

Rien de plus facile que de bouleverser au cinéma, d'effrayer visuellement quelqu'un, mais avec des mots... Un fœtus avec un calibre, une fécondation dans un chargeur, neuf mois dans un bunker, l'argent illicite qui se retire à la machette, etc., faites l'expérience, pensez aux rares fois ces dernières années où une phrase vous a fait l'effet d'une décharge en 3, 5, 7 mots, pas un de plus, 5 secondes de musique effective. Juxtaposition, frisson. Images verbales ? Phrases picturales ? L'incroyable en effet avec les images créées de Booba est qu'une fois l'image installée chez l'auditeur / lecteur, il n'y a plus de moyen d'en donner une équivalence autre que de revenir à la formule verbale d'origine, elles ne s'explicitent pas, ne se racontent pas, ne se déforment pas, ne se projettent pas, ne se montrent pas, ne se transfèrent pas, ne se copient pas : elles s'écrivent.

Gagner du temps sur les modes narratifs en cours, prendre le Spectacle à son propre jeu de cotations. Exercice, camper un décor, vite : « soirée de banlieue, un joint, une crêpe, un tapin ». Mieux : « c'est barillets, résine, bas résille ». Le contexte ? « Trop de tracas, offensive, c'est le

www.haterz.fr

chant des civières, du 18 carats sur les gencives. » L'atmosphère ? « Ici on serre la main à des canons sciés. » La nuit ? « Quand j'entends les sirènes, j'me rappelle que j'suis la cible, j'repense au thon, dans ma cage, au film de la Six. » L'aurore : « Mes frères y s'lèvent le matin mais juste pour pisser. » Le jour : « Pour taffer pour dealer partout y a la queue. » Trinité : « La folie, le sang, la mélancolie. » D'un côté du périph, milieu, début, fin, thèse, synthèse, antithèse, dilatation, lenteur, pose, formol ; de l'autre, une seule formule « un puzzle de mot et de pensées » *(Repose en paix)*.

Une seconde, Jean Genet : « Avant de dire des choses si singulières, si particulières, je ne pouvais les dire que dans un langage connu de la classe dominante, il fallait que ceux que j'appelle "mes tortionnaires" m'entendent. Donc il fallait les agresser dans leur langue. En argot ils ne m'auraient pas écouté. »

Les agresser dans leur langue ? NTM introduit l'imparfait du subjonctif dans ses morceaux, « que vouliez-vous que je fisse sinon du hardcore » ou, sonnant comme un sonnet romantique de Musset : « Où sont nos repères ? Qui sont nos modèles ? De toute une jeunesse, vous avez brûlé les ailes, brisé les rêves, tari la sève de l'espérance ; oh ! Quand j'y pense. » Il fallait que ceux qu'ils appellent « les fils de pute » (plutôt que tortionnaires, question d'époque) les entendent, c'est-à-dire abandonner en masse aux *Guignols de l'info* et à *La Haine* le verlan[1] d'une langue cryptée

1. Rendons par ailleurs grâce au verlan de provoquer notamment le déplacement de l'accent tonique, repositionné providentiellement sur la première syllabe, au début du mot, modifiant ainsi complètement l'angle d'attaque de la phrase (en français l'accentuation est hélas presque toujours sur la fin du mot, à contretemps, voir l'anacrouse de la poésie ancienne). En permettant de se replacer provisoirement sur le temps, il offre à cette dernière une forme de jouvence, la possibilité d'un nouveau départ, une sorte de petite résurrection, à la langue française en général de dépasser cette légère infirmité, et permet de comprendre un peu mieux en quoi le Rap est un événement rythmique important, majeur, dans notre époque.

www.haterz.fr



immédiatement vouée à la parodie, argot inaudible inoffensif. Oxymore, assonance, allitération, subjonctif, aphérèse, apocope, pourquoi se priver ? Quitte à écrire dans « la langue qui m'a condamné », comme le dira Jean Genet.

Dans sa réponse pourtant, Genet omet, ou fait semblant d'omettre, le plus important : que sa langue, avant ou après que d'être la langue des tortionnaires, est surtout une langue singulière, qui n'a rien à voir avec une langue institutionnelle quelconque. Singulière, et surtout musicale, ouvrez n'importe quelle page de *Notre-Dame-des-Fleurs*... La musique, toujours elle.

Pour les critiques, la musique dans les lettres consiste en un cliché. La petite musique. Ou un certain bercement, une propension de l'écriture à ronronner, une mélodie identifiable, voire agréable. Pour les autres, les écrivains, on peut citer des noms, Proust, Céline, Flaubert, Mallarmé, Baudelaire, Joyce, invoquer la musique recouvre un tout autre sens, sortir de la dialectique lorsqu'on s'appelle Céline, se situer avant l'invention du langage, dans la communication des ames, quand on s'appelle Proust, un au-delà magique-mento produit par certaines dispositions de la parole si on se nomme Stéphane Mallarmé, délivrer les puissances de rêves dès lors qu'on est James Joyce, construire un livre qui ne repose que sur le style avec Gustave Flaubert, s'adapter aux ondulations de la rêverie quand on a nom Baudelaire. En tout cas s'adresser au lecteur sur un autre registre, s'extraire de la Communication, changer de fréquence, passer par des canaux différents de ceux de la parole, inconnus du scanner social, l'info, l'actualité, le journalisme : « Il faut s'enfoncer dans le système nerveux » (Céline).

« Employez *Musique* dans le sens grec, au fond signifiant idée ou rythme entre des rapports », écrit Mallarmé dans une lettre à Edmund Gosse du 10 janvier 1893. Idée, rythme et rapport, science des juxtapositions,

www.haterz.fr

revoilà Booba, son « argot sous un garrot » *(Repose en paix)*. Sa langue qui est hélas ici isolée de son contexte sonore, elle a été pensée précisément pour « s'adapter » – pour reprendre le terme baudelairien – au *beat*, multipliée, sensibilisée, intensifiée encore par l'électricité du son. Elle a été pensée précisément pour être ce *message direct au système nerveux*. Intervient ce que les rappeurs désignent sous le terme de *flow*, manière de poser et d'articuler sa voix sur l'instrumentale, de toucher au nerf du mot, syllabe en fusion, *rendu émotif*. Une voix humaine dans tous ses états, timbre, vibration des cordes vocales, cris, « coup de surin en pleine poitrine ». Un écrivain qui ne saurait conserver quelque chose de l'oralité, qui n'aurait pas fait en sorte que ses phrases fussent l'empreinte véritable, le souvenir mouvant de la voix humaine, est-ce qu'il mériterait vraiment d'être appelé écrivain, et son œuvre livre ?

Dans *À La Recherche du temps perdu*, on se souvient des émois du narrateur pour la déclamation des comédiens : « Toutes mes conversations avec mes camarades portaient sur ces acteurs dont l'art, bien qu'il me fût encore inconnu, était la première forme, entre toutes celles qu'il revêt, sous laquelle se laissait pressentir par moi, l'Art. Entre la manière que l'un ou l'autre avait de débiter, de nuancer une tirade, les différences les plus minimes me semblaient avoir une importance incalculable. Et, d'après ce que l'on m'avait dit d'eux, je les classais par ordre de talent, dans des listes que je me récitais toute la journée, et qui avaient fini par durcir dans mon cerveau et par le gêner de leur inamovibilité. » Manière de débiter les mots (« mon combat c'est le débit » NTM), déjà. Qui n'a jamais, auditeur de Rap, tel que ce jeune homme, classé par ordre de talent rapologique, selon des nuances subtiles du *flow*, non

www.haterz.fr



plus Got, Delaunay, ou Coquelin, mais Zoxea (pour son génie des fluctuations), Lino (pour l'acidité de son timbre), Kool Shen (pour sa précision), Akhenaton (pour son usage parfait, classique, de la technique multisyllabique), Dadoo[1], Sat (pour son grain de voix), Lim (pour son sens du dérapage vocal contrôlé), Rohff (pour des performances comme sur le morceau « Labyrinthe » de Kertra), mais surtout Booba pour son art de la césure vocale ou le don d'être toujours bien placé sur le *riddim*, toujours bien calé sur l'instrumentale, en rythme – liste des meilleurs MCs qui durcissait dans mon esprit, effectivement, inamovible et gênante.

Cette voix, comment la décrire, où trouver les mots pour manifester sa présence ? Bonne question. À l'attaque ? Oui. Brutale ? Oui. Quelque chose de flou, de nébuleux, d'enveloppant, peuplant tout l'espace, et qui facilite la familiarité entre les mots, un grand bain physique ? Certes, mais encore ? Peut-être que pour ce faire j'aurais dû raconter comment ma petite sœur adorée Loum, ce jour de juin alors que nous sortions « ouf » du concert de Lunatic à l'Elysée-Montmartre, fit cette comparaison, disant de la voix de hargne du rappeur que nous entendions se ruer sans intelligence dans la matière civilisée avec une joie colérique, ensauvagée, spasmodique, presque hautaine : « elle me pétrifie comme la Gorgone » ? Intonation mate, ponctuation, salve, torsion, rugosité, flottante sur certains accords (ainsi du « trop tôt » du refrain dans *Banlieue, featuring Rim-K*).

Nous sommes d'accord, « Se tromper sur le tempo d'une phrase c'est se tromper sur son sens » (Nietzsche). Je n'ai pas entendu Booba souvent se tromper. « J'm'en bats les couilles si t'aimes pas ! En tout cas moi j'nique sa mère au mix »

1. *France history X*, chez *Columbia*, 2003, premier album solo de Dadoo dans lequel se révèle un *flow* nouveau, inédit en France, quasiment tribal.

www.haterz.fr

tempo ! » Après des années d'existence, le Rap français rattrape son retard sur le Rap américain dans le domaine du *flow*. Différence de la langue anglaise et de notre bonne vieille langue française, pauvre instrument peut-être, cher James Joyce – à quoi vous n'oubliez pas d'ajouter que nous en jouons bien. Pour jouer de cette langue pas besoin de bac, un bic, un micro, et surtout un corps, nous ne sommes pas Houellebecq. Sur le *beat, beat* dépareillé de *Groupe sanguin* avec *Lunatic*, ou, dans *HLM3* le *scratch* venu lacérer, traverser, mutiler les phrases. Comment ? Ces sons disloqués furent jadis des mots ? *Beat*, barbarie, babel de langage (français, anglais, franglais, arabe, gitan...). Renaissance, langue nouvelle. Une langue ? Gifle des baffles, *groove*. Grammaire en rut, *bounce*. Voltage du son, courant. Il y aurait une hypothèse, inouïe, que le sens fût contenu dans le rythme même, la pensée dans le mouvement, la connaissance dans un son, justifiant la phrase de Nietzsche, une erreur de tempo égale à une erreur de sens. Et il y a plus d'un grand livre au XXe siècle dont les auteurs ont prévenu que pour bien les comprendre nous ferions mieux de commencer par les lire « à haute voix ». Allons donc, cette folie ! Nous pourrions nous passer des mots, il y aurait mieux ? Artaud : « Car je pose en principe que les mots ne veulent pas tout dire et que par nature et à cause de leur caractère déterminé, fixé une fois pour toutes, ils arrêtent et paralysent la pensée au lieu d'en permettre, et d'en favoriser le développement. » Dès lors, un danger dans l'élocution, risque d'électrocution, une manière de dire, une sonorité, un phrasé, pourrait être moins pardonnable du point de vue social non seulement qu'un acte, mais, pire, qu'une parole ? Soit, sur le morceau *Écoute bien* : « Révolution dans l'élocution... y a encore de la place dans mon casier. » Une conclusion, une seule, dans *Hommes de l'ombre* : « Va te faire niquer toi et tes livres. »

www.haterz.fr



À cet instant, nous sommes dans la Genèse. Nudité, Adam et Ève, un serpent, le Paradis, l'arbre de la connaissance, ses fruits ; faim de la femme, tentation, péché. Tout le monde sait que l'homme et la femme seront chassés du Paradis, mais quelle est la nature du fruit consommé, du fruit fautif ? Une des hypothèses fournies, autre que la pomme, des raisins ou des figues *(Midrach Rabba)*, serait celle d'une grenade. Une grenade, tiens donc. Il me plaît d'imaginer que, fruit défendu, c'est dans une grenade que Booba a croqué, faisant exploser son idiome maternel, la langue communautaire, les impératifs de la représentation, lui qui dans ses écrits se voit dire justement « rampe » par ses tortionnaires, comme le serpent pour avoir indiqué le chemin de l'arbre de la connaissance ; lui qui parle de défoncer un jour « les portes du Paradis », comme s'il en avait été chassé. Il n'en faut pas plus pour s'attirer les foudres du monde entier (« J'attire la foudre, j'fais pas trop d'concerts en plein air » note-t-il avec humour dans *Les rues de ma vie*), se voir accuser de péchés qui sont en réalité les nôtres. Nos foudres, notre colère ? Toujours. Comme à chaque fois qu'un écrivain, en croquant dans le fruit de la connaissance, chacun à sa manière, prose ou versification, sur une page ou un son, un livre ou un disque, de tout temps, nous ouvrira les yeux, nous apportant le savoir qu'il existe une autre langue que celle dans laquelle nous parlons, que celle qu'on nous a enseignée. Ou, une dernière citation, morceau *Sans ratures, featuring* Nessbil, lisez à haute voix :

« Rue dans la peau, c'est comme s'il avait croqué deux pommes depuis que j'ai le mic dans la paume / Mon QG Boulogne, dôme de la boucherie, du coup j'ai beaucoup trop d'crime dans la bouche rho... Juste au micro j'te fais la misère / Y'a qu'pour pointer qu'j'me lève à dix heures et mes nerfs sont restés coincés / Entre le cerveau et l'index sur

www.haterz.fr

la gâchette, alors achète mon skeud que j'm'arrache, retire mes billets à la machette / Il a beaucoup neigé, décembre un, neuf, sept, six / Des flocons d'coke sur leurs duffle-coats, écoute celle-ci. » Voilà, Booba. Des flocons d'coke sur un duffle-coat [1], une date qui a tout l'air d'être le jour de sa naissance, des mots qui se rencontrent pour la première fois mais se retrouvent comme s'ils se connaissaient depuis toujours, des images, non celles de vos polaroïds, fortes, dansantes, vénéneuses, insolites, presque mystérieuses.

THOMAS A. RAVIER

*Thomas A. Ravier, né en 1969, originaire de Paris 13, a publié en 2002 son troisième roman :* Emma Jordan, *aux éditions Julliard.*

1. Même si arrêter le domaine de cette simple image paraît difficile, il y a tout lieu de penser que nous sommes ici en présence d'une Nativité, l'image en question présentant plusieurs niveaux d'interprétation : soit que, associé à sa naissance, cette sorte de déluge surréaliste fait d'une chute acide de cocaïne annonce le châtiment qui attend ceux génialement objectivés via le signifiant vestimentaire « duffle-coat » (on pense à une sorte de peuple) – châtiment verbal à venir promis et donné finalement. Mais il y a cet enneigement qu'on n'oserait dire virginal et le jeu implicite que combine Booba avec la blancheur immaculée présupposée de la neige, élément manifeste de l'enfance choisi imagine-t-on pour sa connotation (l'innocence) totalement renversée. Ville maudite que celle décrite ici (et d'une manière générale par Booba), semblable à ces villes de la Bible, bientôt entièrement recouverte par sa propre corruption, la drogue renvoyant au règne maffieux et à l'empire de l'argent. De fait, nous pouvons aussi comprendre à partir de cette association pour le moins étrange et réussie de la cocaïne et du duffle-coat – à l'intérieur de laquelle figure, comme avec le système des poupées russes une autre image emboîtée, celle de la coke tombant en flocons – une métaphore de l'accumulation des richesses, la cocaïne entrant en opposition au haschich comme drogue de classe, et le sentiment immédiat pour un enfant du ghetto de l'exclusion concrète de ce monde, récit stroboscopique d'une expérience douloureuse mais formatrice. L'impossibilité d'opter pour l'une ou l'autre, voir encore d'autres hypothèses à formuler, exhibe la complexité de l'écriture rapologique de Booba, l'extrême coefficient plastique (et prosodique : flocons de coke, duffle-coat) de ses rapprochements, au surplus qu'un sens aigu de ce qu'est le Rap, une écriture en accéléré, et de comment parvenir à extraire à partir de la langue sur quelques secondes, on y revient, autant de sensations retransmises, de poids d'expérience restituée, de singularité allant jusqu'à l'étrange, ou, parfois, comme ici, porté par un flot de violence convulsive, jusqu'à la beauté.

www.haterz.fr